

Cahier de la Haute Lande Extraits

Jean-Pierre Issenhuth

Numéro 16, automne 2008

Du pet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2504ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

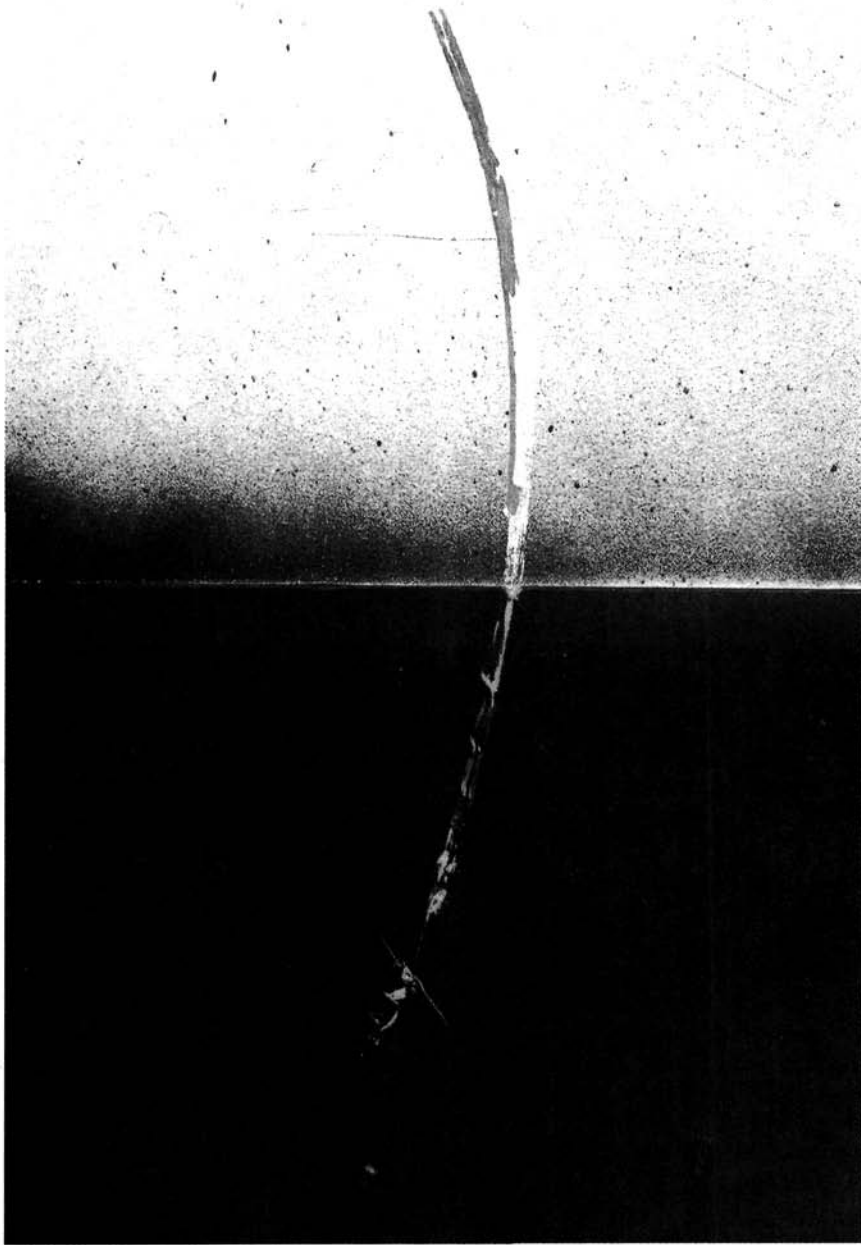
1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (2008). Cahier de la Haute Lande : extraits. *Contre-jour*, (16), 8-24.



Yves Laroche, *Sans titre*

Cahier de la Haute Lande

extraits

Jean-Pierre Issenhuth

À Suzanne

Sur sa terre du Pradel, à Villeneuve-de-Berg, en Ardèche, où des fouilles mettent au jour des vestiges d'architecture du paysage, Olivier de Serres a été, à ma connaissance, le premier à s'intéresser sérieusement aux méthodes de fertilisation. Sa première expérience a consisté à comparer la fécondité de deux parcelles : l'une alimentée en fumier, l'autre en engrais vert (une légumineuse enfouie à la floraison, du sainfoin si je ne m'abuse). Il a observé un rendement en blé équivalent sur les deux parcelles. Sa terre du XVI^e siècle était toute petite ; ma superficie cultivée est encore moins grande. J'y travaille rarement sans penser au seul portrait de Serres qu'on connaisse ; il rayonne d'une énergie et d'une joie étranges. En hommage, et pour la vérifier, j'ai reproduit dans les Landes sa première expérience : une parcelle fertilisée au fumier de poulet, l'autre par enfouissement de phacélie violette, aimée des abeilles, et de moutarde dite blanche, bien qu'elle fleurisse jaune. Sur les deux parcelles comparées, j'ai

observé à mon tour une fertilité à peu près égale. Par la suite, l'abondance de fumier de poulet gratuit, disponible en tout temps, m'a détourné de l'engrais vert, car évidemment les cultures à enfouir mobilisent l'espace pendant plusieurs mois, et empêchent l'obtention, au même endroit, des trois récoltes annuelles différentes que le climat local rend possibles. Toute l'énergie, tout le courage de Serres dans une époque troublée descendaient du Lévitique et d'Isaïe. « Selon le Lévitique, Dieu défend absolument que la terre soit vendue "car elle est à moi et que vous êtes des étrangers à qui je la loue" (25, 23). En d'autres termes, dans ce monde-ci, et même dans ce que nous possédons, nous ne sommes que des hôtes. Le seul propriétaire est Dieu », écrivent Walter Geerts et Jean Samuel dans *Primo Levi, le double lien*. « De son site désertique il fera un Éden et de sa lande un jardin de Yahvé. On y entendra des cris d'allégresse dans l'action de grâces, au son de la musique. » (Isaïe, 51, 3)

*

Le grand physicien Georges Lemaître était très lié à Alfred et Emma Thibodeau, de Beauharnois, et à leur fille Madeleine, qui a côtoyé aussi Bohr et Einstein. Einstein, Lemaître, Bohr et Madeleine Thibodeau : voilà une conjonction lumineuse que je n'ai jamais vu mentionner dans les descriptions de la « grande noirceur ». En 1967, deux mois avant sa mort, Lemaître (à l'origine, avec Alexandre Friedmann, de la théorie de l'atome primitif, devenue plus tard la théorie du big bang, toujours en vigueur) évoquait encore avec émerveillement sa première remontée du fleuve en 1924 : « le paquebot qui m'avait amené de Belgique remontait lentement le Saint-Laurent de Québec à Montréal, dans l'inoubliable coucher de soleil sur le grand fleuve et ses îles » (cité dans Dominique Lambert, *Un atome d'univers, la vie et l'œuvre de Georges Lemaître*).

Il existe une photo qui rassemble Lemaître, Einstein et Millikan. Einstein a l'air un peu gêné de poser avec un curé. Peut-être d'autant plus gêné que c'est Lemaître qui lui a fait comprendre que les équations de la relativité générale conduisaient à un univers évolutif, plutôt qu'à l'univers stationnaire auquel il tenait mordicus, bien avant que Hubble n'établisse à coup sûr l'expansion. Lemaître, lui, n'a pas l'air gêné sur la photo. Quand

on lui demandait comment il est possible d'être en même temps prêtre et physicien, il répondait : « Je ne savais pas quoi choisir, alors j'ai fait les deux. » Dans son enseignement, Lemaître a toujours attribué au seul Friedmann la découverte qu'il avait faite lui-même indépendamment. Il disait aussi en 1934 : « La science est belle, elle mérite d'être aimée et servie pour elle-même, puisqu'elle est un reflet de la pensée créatrice de Dieu » (cité dans *Un atome d'univers*).

*

Dans *La cité heureuse*, deux personnages de Duteurtre dialoguent ainsi :

— *Je sais que c'est idiot, l'extase devant la nature. Chercher Dieu dans les paysages, contempler les mystères de la Terre ; on ne peut plus penser comme ça — ni surtout le dire sans enfiler des lieux communs. Pourtant, je ne vois rien d'autre.*

David esquissa un geste d'approbation avant d'apporter une nuance :

— *Il s'agit peut-être d'une forme de névrose moderne : l'exaltation du citadin devant l'élément naturel. Encore que la plupart de mes amis n'éprouvent aucun besoin de s'asseoir sur des galets humides dans un brouillard profond. Ils trouvent la nature exécrationnelle et s'en passent fort bien.*

Chercher, contempler, penser, dire, voir, éprouver, trouver : un grand dynamisme est exprimé là. Il n'y manque que *faire*, l'élément le plus important. Mais j'aime aussi *voir*, présenté comme la perception de ce qui reste quand tout s'est volatilisé : « je ne vois rien d'autre ».

*

Gilles Deleuze en 1972 : « C'est curieux que l'épistémologie ait toujours caché une instauration de pouvoir, une organisation de pouvoir, une sorte de technocratisme universitaire ou idéologique. » (*L'île déserte*)

et autres textes) En 1977 : « Une image de la pensée, nommée philosophie, s'est constituée historiquement, qui empêche parfaitement les gens de penser. » Suit l'énumération des manifestations contemporaines de cet empêchement : l'histoire de la philosophie (la contre-histoire bâtie par Onfray, c'est la même chose), le marxisme, la psychanalyse, l'épistémologie, la linguistique avec leurs « clowns », leurs « professeurs » et leurs « petits chefs » (*Dialogues*, avec C. Parnet). Cette évolution de Deleuze s'annonçait déjà en 1962, dans son interprétation de Rousseau (« Jean-Jacques Rousseau, précurseur de Kafka, de Céline et de Ponge », dans *L'île déserte et autres textes*).

Sloterdijk a-t-il été marqué par ce parcours libérateur de Deleuze, ou l'a-t-il arpenté lui-même ? « *L'homo academicus* construit autour de lui des leurres de sérieux et force d'autres personnes, autant qu'il le peut, à s'incliner devant eux. » « Toute personne qui parle doit devenir un producteur d'arguments, toute personne qui a une opinion doit se transformer en ouvrier de la justification. Ainsi naît cette lourde tête qui a besoin d'un support. [...] Pas de boule sans châssis. La globalisation de plomb. » Sloterdijk observe aussi « la tendance à traiter les opinions différentes des siennes comme des symptômes de maladie », tendance caractéristique de « tous les effroyables systèmes qui ont prétendu détenir la vérité aux XIX^e et XX^e siècles » (*Ni le soleil ni la mort*).

*

Pour les vers de terre que j'y introduis, comme pour les légumes que j'y sème ou plante, la terre arable doit être un festin ininterrompu, une sorte de viande en croûte, de gâteau stratifié ou de pâte feuilletée, dont les couches, découvertes l'une après l'autre par les racines, sont plus appétissantes les unes que les autres. Le sol nutritif manque toujours de profondeur. Aussi sûrement qu'elles sont arrêtées par la semelle de labour, les racines cessent de descendre quand elles ne rencontrent plus rien de bon. C'est avec cette idée que je travaille depuis cinq ans à approfondir mon sol tout en l'enrichissant, et cette double opération n'est possible qu'au moyen d'amendements organiques, qui ont pour

troisième vertu d'augmenter le taux d'humus, et donc la perméabilité, en même temps que la rétention de l'eau. Résultat de l'entreprise : en 2007, un rendement de 1 400%, la récolte de 500 échalotes Longor pour 36 plantées. Je croyais ce rendement impossible. Il m'a rendu fier et heureux. Je n'imagine pas le surpasser. Si je devais maintenir longtemps le rythme d'approfondissement (et donc d'élévation) actuel du potager, il faudrait y monter avec une échelle, comme on accède à un lit superposé. D'une expérience bien courte et bien limitée, je tire les questions suivantes : « Est-il justifié de gémir sur l'impossibilité, pour la planète, de nourrir dix milliards de vies ? Serait-ce vraiment impossible si on portait à la terre un peu plus d'attention active ? »

*

Mon mal n'est pas celui que Guyotat dit être le mal de tous, « n'être que cela, humain, dans un monde minéral, végétal, animal, divin » (*Coma*). Je contiens, comme une casserole, tout ce qui m'a précédé dans l'Évolution. Le minéral, le végétal et l'animal me remplissent jusqu'aux oreilles. J'ai partie liée avec eux de façon telle que je ne pourrai jamais prétendre les considérer de l'extérieur sans fausseté. C'est une fusion indémêlable, où ce que j'ai de spécifiquement humain fait figure de flux d'énergie supérieur, baignant tout, animant tout, exprimant tout, plutôt que d'étage d'un nouveau genre ajouté à une construction déjà composite. Cette perception me porte à accueillir avec faveur aussi bien la non-localité quantique que les idées de Sloterdijk sur une possible persistance ou résurgence de l'homme préalphabétique.

La non-localité (ou non-séparabilité) quantique témoigne d'un lien instantané et indéfectible entre des particules qui ont interagi. Elle a été établie par les expériences d'Alain Aspect (1982) et confirmée par celles de Nicolas Gisin (1997), effectuées à plus grande distance, avec deux photons éloignés de 11 km. « Deux objets peuvent être séparés dans l'espace par une distance gigantesque et pourtant ne pas avoir d'existence indépendante » (Brian Greene, *La magie du cosmos*). Voilà, dans l'espace, l'équivalent de l'imbrication que j'éprouve dans le temps.

De son côté, Sloterdijk écrit :

Selon une conception plus ancienne, l'homme est une créature qui prend part à tout ce qu'elle rencontre. On ne peut pas voir un arbre sans prendre soi-même la forme d'un arbre, ni rencontrer un jaguar sans sentir en soi la forme du jaguar. [...] Mon but est de montrer que sous les masques figés de la culture de l'indépendance, les plasmas des anciennes formes invasives de l'expérience, des anciens schémas participatifs [...] sont toujours là, ou bien de nouveau là. (Ni le soleil ni la mort)

*

En son temps, Hopkins a trouvé en Duns Scot un allié. À son tour, Grozdanovitch prend le docteur subtil à témoin : il présente le raffinement de la singularité comme le moyen paradoxal d'atteindre « l'Ens communæ » (*Petit traité de désinvolture*). Grozdanovitch a accumulé des carnets de notes pendant quarante ans, sans publier un mot, et commence à peine, à 60 ans, à puiser dans ce réservoir d'observations.

Éric Bolson serait l'auteur d'un roman, *Lame blanche*, traduit de l'américain il y a plus de vingt ans chez Transes-Atlantique, à Nantes. La maison d'édition ayant disparu, le livre ne serait plus disponible en français, et Bolson aurait disparu aussi. Le journaliste Fabrice Gaignault prétend l'avoir rencontré dans le Donegal, en Irlande, en mars 2001, et soutient, dans *La chasse à l'âme*, que Bolson, sortant soudain de son mutisme, lui aurait glissé en guise d'adieu : « I don't play anymore ! »

Grozdanovitch, Bolson : l'un apparaît tard, l'autre disparaît vite. Quelle différence avec les aïsomantes têtes à claques qui occupent le plancher à tout propos ! Quel soulagement qu'il existe encore des feux follets !

*

Quand j'écris, je me demande : « La vérité est-elle dans le sens où je veux (ou aime, ou préfère) aller, ou bien dans la direction où je me trouve

déporté comme par un courant, une sorte de fatalité ? » La réponse à cette question m'est inconnue. De quel côté est le faux-semblant, le mirage ? Ou bien est-il partout ? N'est-il nulle part ? Chaque fois que je lis sur les mirages de l'univers, cette ignorance de la direction vraie me revient, et la lecture m'aide à vivre dans ma toute petite énigme avec plus de calme.

Parmi les chercheurs de mirages, Riordan et Schramm évoquent la possibilité d'un « univers de l'ombre » qui « occuperait exactement le même espace physique que notre univers familier, mais en n'ayant aucune interaction normale avec lui, si ce n'est à travers la force de gravité » (*Les mirages de la création*). Il y aurait des montagnes, des gens, des plantes, des animaux, des mers, des galaxies de l'ombre qui nous traverseraient. Le mirage serait d'oublier ce duplicata obscur, et ce n'est qu'un minuscule échantillon des mirages possibles.

*

Au lieu de *je pense*, Wittgenstein suggérerait de dire *voici une pensée*. Cette proposition se justifie si *je suis pensé*, et tout autant si la pensée *me vient à l'esprit*, car cela peut signifier qu'elle vient d'ailleurs. Les gens du commun répugnent à dire *je pense* ; rien de tel ne leur vient à l'esprit. C'est, de leur part, un comportement intuitif, mais Wittgenstein en a fait une proposition à prendre au sérieux. Anoblir ainsi une perception commune est un grand mérite.

Sur ce qui me vient à l'esprit (d'où et comment), je ne sais rien. Quand il m'arrive par inadvertance de dire ou d'écrire *je pense*, je devrais me couvrir de ridicule.

*

Chaque terme de la série de Fibonacci (mathématicien italien du XII^e siècle, connu sous le nom de Léonard de Pise, et qui s'appelait probablement Leonardo Guilielmi) est la somme des deux termes précédents :

1 (1+0)
 2 (1+1)
 3 (2+1)
 5 (3+2)
 8 (5+3)
 etc.

Le rapport entre deux termes consécutifs de cette suite est à peu près stable à 1,6. Ce qui équivaut approximativement à $\frac{\sqrt{5}+1}{2}$. Ce rapport est le nombre d'or, ou proportion dorée.

C'est aussi la solution positive de l'équation $x^2 - x - 1 = 0$. Ce fameux nombre (ou ϕ) semble vouloir rivaliser avec π pour le nombre de décimales. En 1998, Daniel Plouffe en a calculé dix millions.

On trouverait (je n'ai rien vérifié) la proportion dorée dans le nombre des pétales des marguerites, dans le dessin de certains coquillages, dans la distribution des feuilles sur une branche, dans la spirale d'un brin d'ADN, dans la configuration des galaxies. Ce phénomène témoignerait d'une tendance de la matière, animée ou inanimée, à prendre une certaine forme précise, de préférence à d'autres, et pendant des siècles on a assimilé cette forme, dépendant du nombre d'or, à la manifestation de l'harmonie. L'idée d'une tendance ou d'une préférence de la matière m'est revenue brusquement en lisant ces propos de Bohr rapportés par Heisenberg dans *La partie et le tout* : « Il existe donc dans la nature une tendance à produire des formes déterminées — j'utilise ici le mot "forme" dans son sens le plus général — et de faire réapparaître ces formes déterminées encore et toujours, même lorsqu'elles ont été perturbées ou détruites. » L'acharnement est dans la nature, et une persévérance sans bornes.

J'ai voulu introduire la proportion dorée dans ma cabane des Landes. J'avais le vague souvenir d'un livre lu autrefois (*Les chanoines de Pythagore*, de Charles Ledit), qui expliquait comment les architectes du Moyen Âge ont introduit le nombre d'or dans les proportions des cathédrales, et j'ai, dans le plan de la cabane, déterminé un rapport de dimensions qui correspond à peu près à ce nombre. Maintenant, comment juger de l'harmonie produite ? Il faudrait comparer ma cabane à une

autre, où le nombre d'or serait absent, et à une série d'autres cabanes où il aurait été introduit différemment. Je me contenterai de l'idée heureuse que la proportion dorée est cachée là, et le demeurera aussi longtemps que la cabane durera.

*

À la fin de la dernière guerre, Heisenberg travaillait dans une grotte du village d'Haigerloch, dans les Alpes bavaroises. Il surveillait le fonctionnement d'un réacteur nucléaire modeste, grâce auquel il espérait contribuer à fournir de l'énergie pour le redressement de l'Allemagne. Au-dessus de la grotte, au sommet d'une falaise, se dressait l'église baroque du village. Chaque fois qu'il le pouvait, Heisenberg y montait, s'installait à l'orgue et jouait des fugues de Bach.

*

Pourquoi les intellectuels s'entêtent-ils à proposer aux gens du commun une assistance que personne ne leur demande ? S'ils ne sont pas mus par un désir de spectacle ou de pouvoir, espèrent-ils, par une perpétuelle et généreuse offre sans demande, se dédouaner des privilèges que le statut d'intellectuel leur octroie ? L'existence quotidienne des gens du commun est sans commune mesure avec la vie des intellectuels. Fonctionnaires de la pensée et de l'écriture, pour la plupart, ils disposent d'une liberté de manœuvre et d'une aisance dont nul ouvrier, nul employé ne peut rêver. Se peut-il que les intellectuels les meilleurs, conscients de cette différence, l'éprouvent comme une injustice, et qu'il en résulte pour eux une culpabilité que l'honnêteté les empêche d'occulter ? Si c'est le cas, comment l'offre d'assistance, qu'ils espèrent de nature à les libérer d'un malaise, pourrait-elle se réaliser ? Par la fourniture d'idées aux gens du commun ? Mais les gens du commun ont leurs idées, issues de leur forme de vie, qui n'est ni stérile ni vaine. Ils pensent eux aussi, ils pensent pour vivre. Ils ont les idées adaptées à leur situation, à leurs soucis, à leurs désirs, à leurs desseins. Tout leur savoir-faire non machinal est chargé

de pensée. Que feraient-ils des idées de gens qui vivent et sont payés pour penser, analyser, critiquer, interpréter, commenter ? Les gens du commun vivent d'aspirations à la sécurité de base, la sécurité matérielle, et la sécurité matérielle ne préoccupe guère les intellectuels ; en général ils disposent d'elle pour la vie. Il y a là un hiatus, qui se manifeste avec évidence aux élections : le verdict populaire correspond rarement aux souhaits des intellectuels.

Léautaud voyait dans le peuple « de braves bonshommes qui, somme toute, se fichent pas mal de la culture et autres balivernes, et se plaisent bien mieux, sans qu'on puisse leur en faire grief, chez les mastroquets ou au cinéma que dans les livres ». Stéphane Audeguy note chez une intellectuelle : « Comme toutes les personnes dont c'est le métier d'être intelligent, Nicole Strauss est d'une naïveté confondante quand il s'agit de décrypter son environnement immédiat » (*La théorie des nuages*). Dans le *Journal d'un intellectuel en chômage*, Denis de Rougemont montre que l'intellectuel qui veut se rapprocher des « braves bonshommes » doit d'abord surmonter l'incapacité de Nicole Strauss. Après une première rencontre significative avec des gens du commun, il écrit : « Il me semble qu'elle m'a fait voir "le peuple" pour la première fois de ma vie¹. » C'était dans les années 1930. Qu'est devenu « le peuple » aujourd'hui ? Selon Sloterdijk, « dans le capitalisme avancé », c'est « la masse de ceux qui restent exclus de la surgratification. Le peuple, c'est ce qui peut être certain, même à l'avenir, de ne rien recevoir en échange de sa simple apparition. » Sloterdijk observe par ailleurs : « Les surgratifications stabilisées produisent chez ceux qui les reçoivent des prétentions statutaires caractérisées par une tendance élitaire. Les personnes surgratifiées de manière chronique développent souvent le talent de considérer leurs primes comme un tribut adapté à leurs prestations — ou, en cas d'absence de prestation, à leur seul être éminent. » (*Colère et temps*) S'il en est ainsi, où trouver un pont entre intellectuels et gens du commun ?

Je ne suis pas un intellectuel. Si on les laisse contrôler la vie, les « choses de l'esprit » sont une prison comme une autre, et je leur ai refusé le droit d'enfermer la mienne. J'ai des loisirs intellectuels, tout au plus. Culte des Idées, culte de l'Art, du « grand visage de l'art qui éteint les

visages des vivants » (Witold Gombrowicz, *Journal*) — j'ai fui ces prisons en gardant toujours les pieds et souvent la tête parmi les gens du commun. Je suis donc mal placé pour imaginer une solution à la culpabilité des intellectuels, si elle existe. Je ne la vois pas de l'intérieur. La seule issue qui me vienne à l'esprit serait l'abandon pur et simple de l'illusion de la « vie absolue ». « Les plus grandes autorités du Talmud furent des ouvriers et des artisans en tous genres, et, habitués aux travaux pratiques, il leur fut facile de combler le vide né de l'aspiration de l'hispano-chrétien à une vie « absolue », éloignée de tout ce qui n'était pas sa conscience et l'expansion de sa personnalité, fuyant tout ce qu'exige l'humble pratique des choses. » (Americo Castro, cité dans *Primo Levi, le double lien*)

La religiosité juive a ceci de spécifique qu'elle attribue une valeur absolue à l'action humaine, qui ne saurait se comparer à la mesquine connaissance des causes et des effets terrestres. Dans quelque action que ce soit de quelque homme que ce soit est contenu, jaillit copieusement l'infini. Il n'appartient pas à celui qui agit de comprendre de quelles puissances il est le messager, de quelles puissances il est le promoteur, mais que cet homme sache que la plénitude du sort du monde, dans son enchaînement sans nom, passe à travers ses mains.
(Martin Buber, cité dans *Primo Levi, le double lien*)

Les intellectuels devraient-ils donc se changer en hommes du Talmud ? Je ne connais pas d'exemples d'une telle métamorphose.

Hopkins a abusé de ses forces en plongeant dans la misère populaire de Liverpool et de Glasgow² ; il n'était pas préparé à ce choc. Stendhal se disait du côté du peuple, mais incapable de vivre avec lui. Denis de Rougemont ne semble pas avoir supporté très longtemps la compagnie des gens du commun. Après deux ans de tentatives admirables, il donne des signes d'amertume et abandonne : « Les hommes sont *ennuyeux* les uns pour les autres, dès qu'ils ont cessé de s'étonner les uns les autres, et qu'ils n'ont pas le même genre de métier. Ce n'est pas la "classe" qui nous sépare ici, mais la profession, les préoccupations professionnelles, et le défaut de *buts* communs surtout, je pense... Il vaut mieux partir, quand on en est là » (*Journal d'un intellectuel en chômage*). Il avait pourtant les meilleures intentions, et avait agi à partir d'une perception juste des

données : « Quant au peuple il y a belle lurette qu'il sait ce qu'on doit penser des gens instruits. La plupart sont des égoïstes, des orgueilleux, des espèces d'aristos qui ne vont qu'avec les riches. » Il avait même fait mouvement vers le Talmud : « Il me semble souvent que plus je travaille de mes mains, plus il me vient d'idées fermes et utilisables. Est-ce que les vraies idées viendraient du seul contact des choses, par les mains ? » Kenneth White n'est pas devenu peuple en écrivant les remarquables *Lettres de Gourgounel*. Simone Weil n'est pas devenue ouvrière en travaillant chez Renault : le récit de son expérience laisse une impression d'impuissance et d'échec héroïques, certes essentiels pour son évolution, mais qui n'auraient pu se prolonger sans catastrophe. Quand elle est sortie de l'usine, ses parents l'ont ramassée à la petite cuillère. Popper s'est arrêté à des essais plus sérieux :

Je fis en effet plusieurs tentatives pour devenir ouvrier. Ma deuxième tentative échoua parce que je n'avais pas la résistance physique requise pour creuser les surfaces de routes dures comme du ciment avec une pioche pendant des jours, sans fin. Ma dernière tentative fut pour devenir ébéniste. Ce n'était pas physiquement épuisant, mais le problème était que certaines idées spéculatives qui m'intéressaient s'interposaient entre moi et mon travail. (La quête inachevée)

Primo Levi, directeur d'une usine de peintures, n'est pas devenu ouvrier en imaginant *La clé à molette*, même si ce livre témoigne d'une extraordinaire compréhension du monde du travail. Orwell n'est pas devenu davantage un homme du commun parce qu'il a plongé quelque temps dans la condition d'homme à tout faire et dans l'itinérance. Certes, il a tiré de cette expérience des observations lucides³, mais il a toujours eu, prête à servir, comme Simone Weil ou Popper, la roue de secours de la condition intellectuelle. Les gens du commun n'ont pas ce recours. Ce n'est pas parce que Georges Navel, homme à tout faire, a réussi l'exploit de raconter brillamment, dans *Travaux*, sa vie de déclassé nomade qu'il est devenu un intellectuel. Ni, à ma connaissance, Ring Lardner dont les merveilleuses nouvelles (*Y en a qui les aiment froides*) donnent une idée exacte des conversations des gens du commun.

De quoi les gens du commun parlent-ils et aiment-ils entendre parler ? Du temps qu'il fait, de la famille, des naissances, des deuils, des voisins, de la santé et des bobos, du travail et de ses aléas, quelquefois des vacances, des amours, de la télé, du sport, des voitures, de la politique, surtout locale. Tout cela exprimé avec des zigzags, des temps morts, des redondances, des coq-à-l'âne fréquents, des marches arrière, du surplace, du tournage en rond, beaucoup de hasard et des signes d'expressivité nombreux (gestes, mimiques, exclamations, onomatopées, rigolade, soupirs). Comme cette espèce de chaos remuant et familier est loin de la conversation linéaire, lisse, épurée et bien rangée des intellectuels ! Dans un sens, c'est la géométrie fractale comparée à la géométrie euclidienne. Rougemont l'a compris : la langue des intellectuels « manque de durée. Évitant méthodiquement les reprises, les retours, elle s'accorde très mal au rythme de la réflexion spontanée, qui est "péguyste" et non "classique" » (*Journal d'un intellectuel en chômage*). Cette divergence des conversations semble être le grain de sable qui use le plus rapidement les intellectuels décidés à faire un pas sérieux vers le peuple. (J'entends par « un pas sérieux » autre chose que les vaines parades de Sartre dans la rue ou la manie condescendante des bourgeois qui parlent de « mon boucher » ou de « ma crémère » avec une familiarité fausse, coquette et vide, qui n'engage jamais à agir d'aucune manière avec le boucher ou la crémère, et n'a pour but que de se faire servir mieux que les autres.) À l'inverse, pourquoi les gens du commun zappent-ils immédiatement quand ils voient un intellectuel à la télé ? N'est-ce pas l'effet d'une perplexité insoluble devant le déploiement d'une géométrie qui n'est pas la leur ? Quant à changer de géométrie, ils ne le peuvent, et si les intellectuels ne réussissent pas le mouvement inverse, aucun partage d'expérience ne peut avoir lieu, aucune entreprise commune n'est possible.

Vus sous l'angle des géométries, les intellectuels sont des gens du commun simplifiés, diminués, réduits. Sergio Pitol a vu de cette manière des intellectuels mexicains : « Ils étaient affolés par l'évocation d'un Mexique auquel ils ne souhaitaient pas être confrontés, un Mexique radieux, barbare, innocent et grotesque, qu'il leur était impossible d'accepter, et par un langage beaucoup plus vivant que la grisaille affectée qu'ils utilisaient pour communiquer. » (*L'art de la fugue*) Gombrowicz avait

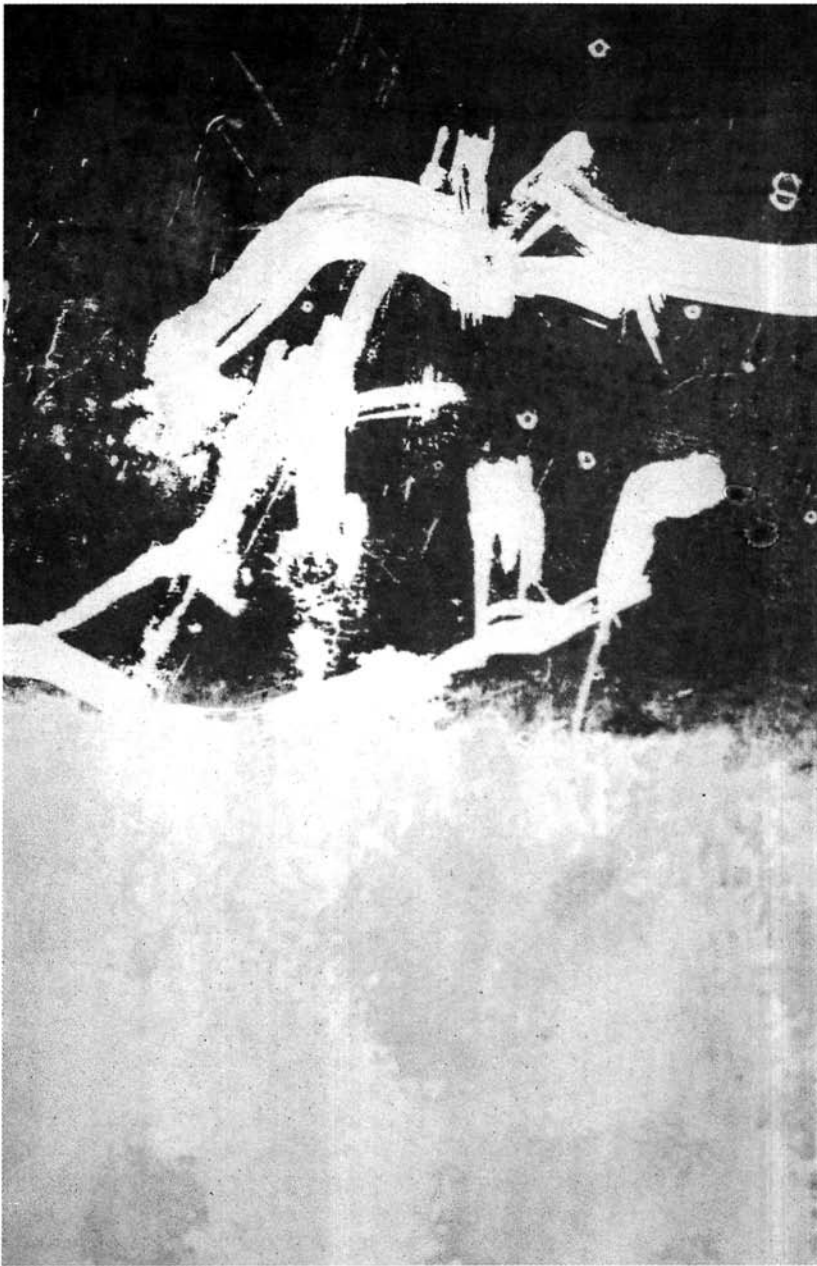
regardé des intellectuels argentins sous un angle voisin : « Ah ! j'eusse préféré quelque gaffe créatrice, une erreur, voire du gâchis, mais rempli de l'énergie que respirait le pays tout entier, à côté de quoi eux passaient le nez fourré dans leurs bouquins. » (*Journal*) Guyotat n'est pas plus tendre pour une certaine « classe intellectuelle » française, chez laquelle il note « quelque chose du mépris de la plus sotte noblesse de jadis pour le "vulgaire" qui la faisait vivre et penser » (cité par Catherine Brun dans *Pierre Guyotat, essai biographique*).

Si un intellectuel descend d'un cultivateur, d'un ouvrier ou d'un artisan, toute une intelligence des gestes risque de se perdre avec lui. On peut lui souhaiter de ne pas se résigner à cette perte, et de s'exercer à entretenir de multiples talents exposés à disparaître.

¹ Dans le titre de ce livre, *Journal d'un intellectuel en chômage*, il faut prendre le mot « chômage » avec des pincettes : je n'ai jamais vu de chômeur à qui on prête une maison pour se loger ; les intellectuels ne sont pas des chômeurs comme les autres.

² Liverpool et Glasgow n'y sont pour rien. La misère était la même à Londres (voir *Le peuple d'en bas* de Jack London) ou à Vienne : « La découverte de l'abjection de la pauvreté à Vienne a été l'une des choses les plus graves qui m'aient perturbé pendant ma petite enfance, à tel point que je l'avais presque toujours présente à l'esprit. » (Karl Popper, *La quête inachevée*)

³ « Il [l'homme cultivé] ne porte peut-être pas dans son cœur le riche qu'il côtoie quotidiennement, mais il ne s'en dit pas moins que le plus vulgaire de ces riches est moins hostile à ses plaisirs, plus proche de ses manières d'être qu'un pauvre, et qu'il a donc intérêt à faire cause commune avec le premier. » « L'ennui est que l'homme intelligent et cultivé, l'homme chez qui on pourrait s'attendre à trouver des opinions libérales, cet homme évite soigneusement de frayer avec les pauvres. Car enfin, que savent de la pauvreté la plupart des gens cultivés ? » (*Dans la déche à Paris et à Londres*)



Yves Laroche, *Calligraphie aveugle*